

été détruite dans une soirée ; un festin magnifique, les ornemens d'un bal, et un feu d'artifice, ont absorbé la somme. Cette valeur, ainsi détruite, n'est point restée dans la société ; elle n'a plus continué à faire partie de la richesse générale ; car les personnes entre les mains de qui les mille écus en espèces ont passé, ont fourni une valeur équivalente en viandes, en vins, en musique, en poudre, et de toute cette valeur il ne reste rien ; mais la masse des capitaux n'a pas été diminuée par cet emploi plus que par le précédent. Il y avait eu un excédant de valeur produite, cet excédant a été détruit. Les choses sont restées au même point.

Par une troisième supposition, les mille écus ont servi à acheter des meubles, du linge, de l'argenterie. Point encore de diminution dans le capital productif de la nation ; mais aussi point d'accroissement. Il n'y a de plus, dans cette supposition-ci, que les jouissances additionnelles que procure au cultivateur et à sa famille le supplément de mobilier qu'ils ont acquis.

Enfin, par une quatrième supposition, qui est la dernière, le cultivateur ajoute à son capital productif les mille écus qu'il a épargnés, c'est à dire les réemploie productivement selon les besoins de sa ferme : il achète quelques bestiaux, nourrit un plus grand nombre d'ouvriers, et il en résulte, au bout de l'année, un produit qui a conservé ou rétabli avec profit l'entière valeur des mille écus, de manière qu'ils peuvent servir l'année suivante, et ainsi perpétuellement, à donner chaque année un nouveau produit.

*C'est alors, et seulement alors, que le capital productif de la société est véritablement augmenté de la valeur de cette somme.* L'accumulation qui forme un nouveau capital, ne commence qu'après que l'ancien capital est complètement rétabli.

Le seul moyen qu'il y ait d'augmenter le capital productif des individus, aussi bien que le capital productif de la société toute entière, c'est donc de faire ces épargnes productives ; en d'autres mots, c'est d'employer à la reproduction plus de produits créés qu'il n'en fut consommé pour les créer. Un capital productif ne peut pas se former en entassant simplement des valeurs sans les consommer ; il ne le peut, qu'en retirant ces valeurs de la consommation improductive pour les livrer à la consommation reproductive. Il n'y a rien d'odieux dans le tableau bien compris de l'accumulation ; nous en verrons bientôt les heureuses conséquences (1).

(1) Avis donc à nos protecteurs. Ils ont cru qu'ils augmenteraient nos richesses agricoles, en nuisant à la production de nos voisins des États-Unis par des entraves jetées sur l'importation de leurs produits agricoles. Tandis que les premiers principes d'économie politique, s'ils les avaient connus, leur auraient enseigné que le seul moyen d'augmenter nos richesses, individuelles et sociales, était de travailler plus et mieux, d'épargner, et, par suite, d'accumuler nos propres produits. Si vous voulez protéger réellement notre industrie agricole, législateurs et patriotes ! établissez des sociétés et des prix d'encouragement, comme l'a fait une de vos lois à la dernière session ; répandez l'instruction chez le peuple par vos écoles primaires ; fondez une bibliothèque publique dans

Il est bien essentiel qu'on remarque que, de manière ou d'autre, soit qu'on dépense improductivement une épargne, soit qu'on la dépense productivement, elle est toujours dépensée et consommée ; et ceci détruit une opinion bien fautive, quoique bien généralement répandue, c'est que l'épargne nuit à la consommation. Toute épargne, pourvu qu'on en fasse l'objet d'un placement, ne diminue en rien la consommation, et, au contraire, elle donne lieu à une consommation qui se reproduit et se renouvelle à perpétuité, tandis qu'une consommation improductive ne se répète point.

Je prie aussi de remarquer que la forme sous laquelle la valeur épargnée se trouve être épargnée et réemployée, ne change rien au fond de la question ; elle l'est avec plus ou moins d'avantage, selon l'intelligence et la position de l'entrepreneur. Rien ne s'oppose à ce que cette portion de capital ait été accumulée sans avoir été un seul instant sous la forme de monnaie. Un des produits épargnés peut avoir été replanté ou semé avant d'avoir subi aucun échange. Le bois, qui aurait inutilement chauffé des appartemens superflus, peut se montrer en palissades, s'élever en charpente, et, d'une portion de revenu qu'il était au moment de la coupe, devenir un capital après avoir été ainsi employé.

La nature des besoins de chaque nation, sa position géographique, et le génie de ses habitans, déterminent communément la forme sous laquelle s'amassent ses capitaux.

Une nation qui cultive à la fois l'industrie agricole, l'industrie manufacturière et l'industrie commerciale, voit son capital composé de produits de toutes sortes, de cette masse de provisions de tout genre que nous voyons actuellement entre les mains des peuples policés, et qui, employés avec intelligence, sont perpétuellement entretenus, et même augmentés, malgré l'immense consommation qui s'en fait, pourvu que l'industrie de ces peuples produise plus de valeurs que leur consommation n'en détruit.

chaque village, une ferme-modèle dans chaque comté ; allez, de paroisse en paroisse, donner au cultivateur des cours d'agriculture, d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de mécanique, élémentaires et usuels ; préchez sans cesse contre le luxe, le vice et la dissipation ; faites de toutes parts de judicieuses améliorations dans nos voies intérieures, grandes routes, canaux, chemins de fer, etc. ; cherchez au dehors, et ouvrez à nos produits des débouchés nombreux, des marchés nouveaux. Voilà de la protection juste et vraie. Mais elle est fautive et immorale, celle qui consiste à détruire le travail et la richesse de son voisin, parce qu'il travaille plus et produit mieux que soi-même. Ce n'est pas de la production, mais du dépouillement : dépouillement qui appauvrit le pillé sans enrichir le pillard. — La théorie et la raison nous enseignent cela. Consultez maintenant l'expérience particulière. Voyez le résultat de votre législation protectrice. Si vous entrez dans nos abattoirs et y trouvez autant de bœufs américains, aussi peu de bœufs canadiens, que jadis ; si les premiers sont aussi gras, les seconds aussi maigres, que jadis ; si vous passez sur nos marchés, et y trouvez la viande américaine plus chère et aussi recherchée que jadis, la viande canadienne plus chère et aussi peu recherchée que jadis : quelles tristes conclusions vous faudra-t-il tirer de l'opération de nos lois protectrices ? — Que vous aurez fait un peu de tort au producteur américain ; beaucoup plus de tort au consommateur canadien ; point ou presque point de bien au producteur canadien.

Tout entrepreneur d'industrie, faisant lui-même travailler son capital, trouve avec facilité les moyens d'occuper productivement ses épargnes. S'il est cultivateur, il achète des portions de terre, ou augmente par des bonifications le pouvoir productif de celles qu'il a. S'il est négociant, il achète et revend une plus grande masse de marchandises. Les capitalistes ont à peu près les mêmes moyens ; ils augmentent de tout le montant de leurs épargnes leur capital déjà placé, ou bien ils cherchent de nouveaux placements, pour eux d'autant plus faciles à trouver, que, connus pour avoir des fonds à placer, ils reçoivent plus que d'autres des propositions pour l'emploi de leurs épargnes. Mais les propriétaires de terres affermées, les petits rentiers, et les personnes qui vivent du salaire de leur main-d'œuvre, n'ont pas la même facilité, et ne peuvent placer utilement un capital qu'autant qu'il se morce à une certaine somme. Beaucoup d'épargnes sont, par cette raison, consommées improductivement, qui auraient pu être consommées reproductivement, et grossir les capitaux particuliers, et par conséquent la somme du capital national. Les banques et les associations qui se chargent de recevoir, de réunir et de faire valoir les petites épargnes des particuliers, sont en conséquence (toutes les fois qu'elles offrent une sûreté parfaite) très favorables à la multiplication des capitaux.

L'accroissement des capitaux est lent de sa nature ; car il n'a jamais lieu que là où il y a des valeurs véritablement produites, et des valeurs ne se créent pas sans qu'on y mette, outre les autres éléments, du temps et de la peine. Et comme les producteurs, tout en créant des valeurs, sont obligés d'en consommer, ils ne peuvent jamais accumuler, c'est à dire, employer reproductivement que la portion des valeurs produites qui excède leurs besoins ; c'est le montant de cet excédant qui constitue l'enrichissement des particuliers et des sociétés. Un pays marche d'autant plus rapidement vers la prospérité, que chaque année il s'y trouve plus de valeurs épargnées et employées reproductivement. Ses capitaux augmentent ; la masse d'industrie mise en mouvement devient plus considérable ; et de nouveaux produits pouvant être créés par cette addition de capitaux et d'industrie, de nouvelles épargnes deviennent toujours plus faciles et plus nombreuses.

Toute épargne, tout accroissement de capital, prépare un gain annuel et perpétuel, non seulement à celui qui a fait cette accumulation, mais à tous les gens dont l'industrie est mise en mouvement par cette portion du capital. Elle prépare un intérêt annuel au capitaliste qui a fait l'épargne, et des profits annuels aux industriels qu'elle fait travailler. Perpétuellement consommée, elle est autant de fois reproduite pour être consommée de nouveau, de même que les profits qu'elle fait naître. Aussi le célèbre Adam Smith compare-t-il un homme frugal, qui